1er JUIN 1963 11e ANNÉE No 126

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

E.-M. CIORAN ..... Désir et Horreur de la Gloire
JEAN FOLLAIN ..... Le Temps au Collège
JEAN CASSOU ..... Ramon Gomez de la Serna
JEAN-PIERRE FAYE ..... Essais de Choses
JEAN DUBACQ ..... Le Bulldozer
JÉRÔME PEIGNOT ..... Les Jérémiades de G. Flaubert
ANDRÉ DHÔTEL ..... Auberges

CHRONIQUES

Entretien avec l'Abbé Galiani, par ROGER JUDRIN
D'un Merveilleux moderne, par ROBERT ABIRACHED
Walter Pater et Marcel Proust, par ROBERT ANDRÉ
Césare Pavese Poète, par DOMINIQUE FERNANDEZ
Delacroix (fin), par JEAN REVOL

NOTES

par H. AMER, R. ANDRÉ, J. BROSSE, J. CHESSEX, F. DUNAND, J. GUÉRIN, R. JUDRIN, A. MIGUEL, W. DE SPENS, G. VINCENT.
Littérature et Essais. — *Le Dilemme du Roman au XVIIIe siècle*, de Georges May. — *Lettres*, de François Guizot. — *Partir avant le Jour*, de Julien Green. — *Le Désastre de Pavie*, de Jean Giono. — *Sous le Lien du Temps*, de Henri Thomas. — *Le Balancier*, de Roger Judrin.
Le Roman. — *Un Besoin de Malheur*, d'Alain Bosquet. — *La Discipline*, de Michel Léturmy. — *Hôtel tout confort*, de Jean Adnet. — *Rapport au Grand Conseil*, de Jean-Claude Hémery.
Lettres Étrangères. — *La Confession impudique*, de Junichiro Tanizaki.
Les Spectacles. — Le Clinquant et l'Or.
Lu et Vu.
Les Revues, les Journaux.

LE TEMPS COMME IL PASSE

MICHEL DEGUY : *La Difficulté de traduire*
WLADIMIR WEIDLÉ : *Le Chimpanzé Congo*
MARCEL ARLAND : *Hommage à Bresdin*
JEAN-ERIK LINNEMANN : *Les humeurs différentes de ma plage particulière*
ROGER QUESNOY : *Filigranes*

LE MOIS

par ÉDITH BOISSONNAS, ROBERT LEVESQUE, JEAN-PHILIPPE SALABREUIL, WILLY DE SPENS.

TEXTES

WALTER PATER : *L'Ecole de Giorgione*
Traduit de l'anglais par ROBERT ANDRÉ

nrf

Extrait de la publication

SOMMAIRE

E.-M. CIORAN ..... **Désir et Horreur de la Gloire** **981**
JEAN FOLLAIN ..... **Le Temps au Collège** **995**
JEAN CASSOU ..... **Ramon Gomez de la Serna** **1000**
JEAN-PIERRE FAYE ..... **Essais de Choses** **1011**
JEAN DUBACQ ..... **Le Bulldozer** **1015**
JÉROME PEIGNOT ..... **Les Jérémiades de Gustave Flaubert** **1025**
ANDRÉ DHOTEL ..... **Auberges** **1039**

— *CHRONIQUES* —

ROGER JUDRIN ..... **Entretien avec l'Abbé Galiani** **1062**
ROBERT ABIRACHED ..... **D'un Merveilleux moderne** **1070**
DOMINIQUE FERNANDEZ ..... **Cesare Pavese, Poète** **1076**
ROBERT ANDRÉ ..... **Walter Pater et Marcel Proust** **1082**
JEAN REVOL ..... **Delacroix (fin)** **1090**

— *NOTES* —

Littérature et Essais. — *Le Dilemme du Roman au XVIIIe siècle*, de Georges May (par Henry Amer). — *Lettres*, de François Guizot (par Roger Judrin). — *Partir avant le jour*, de Julien Green (par Robert André). — *Le Désastre de Pavie*, de Jean Giono (par Willy de Spens). — *Sous le Lien du Temps*, de Henri Thomas (par André Miguel). — *Le Balancier*, de Roger Judrin (par Jacques Chessex) **1097**

Le Roman. — *Un Besoin de Malheur*, d'Alain Bosquet (par André Miguel). — *La Discipline*, de Michel Léturmy (par Jacques Chessex). — *Hôtel tout confort*, de Jean Adnet (par Gilbert Vincent). — *Rapport au Grand Conseil*, de Jean-Claude Hémery (par Gilbert Vincent) **1108**

Lettres Étrangères. — *La Confession impudique*, de Junichiro Tanizaki (par Robert André) **1113**

Les Spectacles. — Le Clinquant et l'Or (par Dominique Fernandez) **1114**

Lu et Vu. **1116**

Les Revues, les Journaux. **1119**

— *LE TEMPS COMME IL PASSE* —

MARCEL ARLAND ..... **Hommage à Bresdin** **1125**
JEAN-ERIK LINNEMANN ..... **Les humeurs différentes de ma plage particulière** **1129**
MICHEL DEGUY ..... **La Difficulté de traduire** **1135**
ROGER QUESNOY ..... **Filigranes** **1140**
WLADIMIR WEIDLE ..... **Le Chimpanzé Congo** **1143**

— *LE MOIS* —

par Edith Boissonnas, Robert Levesque, Jean-Philippe Salabreuil, Willy de Spens.. **1149**

— *TEXTES* —

WALTER PATER ..... **L'École de Giorgione** **1156**
Traduit de l'anglais par Robert André.

EXEMPLAIRE N°

Extrait de la publication

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

DÉSIR ET HORREUR DE LA GLOIRE

Si chacun de nous avouait son désir le plus secret, celui qui inspire tous ses projets et tous ses actes, il dirait : « Je veux être loué ». Nul ne s'y résoudra, car il est moins déshonorant de commettre une abomination que de proclamer une faiblesse aussi pitoyable et aussi humiliante, surgie d'un sentiment de solitude et d'insécurité dont souffrent, avec une égale intensité, les rejetés et les chanceux. Personne n'est *sûr* de ce qu'il est, ni de ce qu'il fait. Si imbus que nous soyons de nos mérites, nous sommes rongés par l'inquiétude et ne demandons, pour la surmonter, qu'à être trompés, qu'à recevoir de l'approbation de n'importe où et de n'importe qui. L'observateur décèle une nuance suppliante dans le regard de quiconque a terminé une entreprise ou une œuvre, ou se livre tout simplement à quelque genre d'activité que ce soit. L'infirmité est universelle; et si Dieu en paraît indemne, c'est que, la création une fois achevée, il ne pouvait, faute de témoins, escompter des louanges. Il s'en décerna à lui-même, il est vrai, et à la fin de chaque jour !

De même que, pour se faire un nom, chacun s'emploie à devancer les autres, de même, dans ses commencements, l'homme dut connaître l'envie confuse d'éclipser les bêtes, de s'affirmer à leurs dépens, de *briller* coûte

que coûte. Une rupture d'équilibre, source d'ambition sinon d'énergie, s'étant produite dans son économie vitale, il s'en trouva projeté dans une compétition avec tous les vivants, en attendant d'entrer en compétition avec soi par cette folie du dépassement qui, aggravée, allait le définir en propre. Lui seul, dans l'état de nature, se voulut *important*, lui seul, au milieu des animaux, haïssait l'anonymat et s'évertua à en sortir. Se faire valoir, tel était, tel demeure son rêve. Il est difficile de croire qu'il ait sacrifié le paradis par simple désir de connaître le bien et le mal; en revanche on l'imagine parfaitement risquant tout pour être quelqu'un. Corrigeons la *Genèse :* s'il gâcha son bonheur initial, ce fut moins par goût de la science que par appétit de la gloire. Dès qu'il en subit l'attrait, il passa du côté du diable. Et elle est vraiment diabolique, dans son principe comme dans ses manifestations. A cause d'elle, le plus doué des anges a fini en aventurier et plus d'un saint en saltimbanque. Ceux qui l'ont connue ou seulement approchée, ne peuvent plus s'en éloigner, et, pour rester dans ses parages, ne reculeront devant aucune bassesse, devant aucune vilenie. Quand on ne peut sauver son âme, on espère du moins sauver son nom. L'usurpateur qui devait s'assurer une position privilégiée dans l'univers, y serait-il parvenu sans la volonté de faire parler de soi, sans l'obsession, sans la manie du tapage? Si cette manie s'emparait de n'importe quel animal, si « arriéré » fût-il, cet animal brûlerait les étapes et rattraperait l'homme.

Le désir de gloire vous quitte-t-il? Avec lui s'en iront ces tourments qui vous aiguillonnaient, qui vous poussaient à produire, à vous réaliser, à sortir de vous-même. Eux disparus, vous vous contenterez de ce que vous êtes, vous rentrerez dans vos frontières, la volonté de suprématie et de démesure vaincue et abolie.

Soustrait au règne du serpent, vous ne garderez plus aucune trace de l'ancienne tentation, du stigmate qui vous distinguait des autres créatures. Est-il certain que vous soyez encore *homme?* Tout au plus une plante *consciente.*

Les théologiens, en assimilant Dieu à un esprit pur, ont trahi qu'ils n'avaient aucun sentiment du processus de création, du *faire* en général. L'esprit comme tel est inapte à produire; il projette mais, pour exécuter ses projets, il faut qu'une énergie impure vienne le mettre en branle. C'est lui, et non la chair, qui est faible, et il ne devient fort que stimulé par une soif suspecte, par quelque impulsion condamnable. Plus une passion est douteuse, plus elle épargne à celui qui y est assujetti le danger de créer des œuvres fausses ou désincarnées. Est-il dominé par la cupidité, la jalousie, la vanité? Loin de l'en blâmer, il faut l'en louer au contraire : que serait-il sans elles? Presque rien, c'est-à-dire esprit pur, plus précisément ange; or, l'ange, par définition, est stérile et inefficace, comme la lumière où il végète, laquelle n'engendre rien, privée qu'elle est de ce principe obscur, souterrain qui réside dans toute manifestation de vie. Dieu apparaît autrement favorisé, puisque pétri de ténèbres : sans leur imperfection dynamique, il fût resté dans un état de paralysie ou d'absence, incapable de jouer le rôle que l'on sait. Il leur doit tout, y compris son *être.* Rien de ce qui est fécond et vrai n'est tout à fait lumineux, ni tout à fait honorable. Dire d'un poète, à propos de telle ou telle de ses faiblesses, que c'est une « tache sur son génie », c'est méconnaître le ressort et le secret, sinon de ses talents, à coup sûr de son « rendement ». Toute œuvre, si haut qu'en soit le niveau, surgit de l'immédiat et en porte la marque : nul ne crée dans l'absolu ni dans le vide. Enfermés dans un univers *humain,* dès que nous nous en évadons, pourquoi produire et pour qui? Plus

l'homme nous requiert, plus les *hommes* cessent de nous intéresser; cependant c'est à cause d'eux et de l'opinion qu'ils se font de nous, que nous nous agitons, à preuve l'incroyable prise qu'a la flatterie sur tous les esprits, sur les grossiers comme sur les délicats. C'est une erreur de croire qu'elle soit sans effet sur le solitaire; il y est en réalité plus sensible qu'on ne pense, parce que, faute d'en subir souvent le charme ou le poison, il ne sait pas s'en défendre. Si blasé qu'il soit sur tout, il ne l'est pas sur les compliments. Comme on ne lui en fait pas beaucoup, il n'en a guère l'habitude; que l'occasion se présente de lui en prodiguer, il les accueillera avec une avidité puérile et écœurante. Versé dans nombre de matières, il est novice dans celle-ci. Encore faut-il ajouter à sa décharge que tout compliment agit physiquement et suscite un frisson délicieux que nul ne saurait étouffer ni même maîtriser, à moins d'une discipline, d'un contrôle de soi, qui s'acquiert seulement par la pratique de la société, par une longue fréquentation des habiles et des fourbes. A vrai dire, rien, la méfiance ni le mépris, n'immunise contre les effets de la flatterie : suspectons-nous ou déprécions-nous quelqu'un? nous serons néanmoins attentifs aux jugements favorables qu'il voudra bien porter sur nous, et nous changerons même d'avis sur lui s'ils sont assez lyriques, assez exagérés pour nous paraître spontanés, involontaires. En apparence, tout le monde est content de soi; en réalité, personne. Faudra-t-il donc, par esprit de charité, encenser amis et ennemis, tous les mortels sans exception, et dire « amen » à chacune de leurs extravagances? A tel point le doute sur soi travaille les êtres que, pour y remédier, ils ont inventé l'amour, pacte tacite entre deux malheureux pour se surestimer, pour se louanger sans vergogne. Les fous mis à part, il n'est personne qui soit indifférent à l'éloge ou au blâme; tant que nous demeurons quelque peu normaux,

Extrait de la publication

nous sommes sensibles à l'un et à l'autre; si nous y devenons réfractaires, que chercher encore au milieu de nos semblables? Il est sans conteste humiliant de réagir comme eux; d'autre part, il est dur de s'élever au-dessus de toutes ces misères qui les harassent et qui les comblent. Etre homme n'est pas une solution, ni non plus cesser de l'être.

Le moindre saut hors du monde gêne notre volonté de nous réaliser, de surpasser et d'écraser les autres. La malchance de l'ange vient de ce qu'il n'ait pas à se débattre pour accéder à la gloire : il y est né, il s'y prélasse, elle lui est consubstantielle. Que peut-il souhaiter dès lors? La ressource même de s'inventer des désirs lui fait défaut. Si produire et exister se confondent, il n'est guère de condition plus irréelle ni plus désolante que la sienne.

On ne s'applique pas sans risque au détachement. A mesure que nous y tendons, nous abandonnons une partie de nous-mêmes, nous contrarions nos ambitions et nos penchants, les sabotons plutôt, sans en triompher réellement. Jouer à la sagesse, quand on n'y est pas prédestiné, est dangereux : on y perd plus d'un défaut enrichissant, nécessaire à l'accomplissement d'une œuvre. Dépouiller le vieil homme, c'est nous priver de notre propre fonds, en même temps que de tous nos moyens, c'est nous enfoncer de plein gré dans l'impasse de la pureté. Sans l'apport de notre passé, de notre fange, de notre corruption tant récente qu'originelle, l'esprit chôme. Malheur à celui qui ne sacrifie pas son salut !

Puisque tout ce qui se fait d'important, de grand, d'inouï, émane du désir de gloire, que se passe-t-il quand il s'affaiblit ou s'éteint, et que nous éprouvons la honte d'avoir voulu compter aux yeux des autres? Pour comprendre comment nous pouvons en arriver là, reportons-nous à ces moments où s'effectue une véri-

table neutralisation de nos instincts. Nous sommes toujours en vie, mais cela ne nous importe plus guère : une constatation dépourvue d'intérêt; vérité, mensonge, — mots sans plus, qui se valent, qui ne recouvrent rien. Ce qui est, ce qui n'est pas, — comment le savoir, quand nous avons dépassé ce stade où l'on démêle le réel de l'illusoire, où l'on prend encore la peine de hiérarchiser les apparences? Nos besoins, nos désirs sont parallèles à nous, et nos rêves, ce n'est plus nous qui les rêvons, quelqu'un d'autre les rêve en nous. Notre peur elle-même n'est plus la nôtre. Non qu'elle diminue, elle augmente plutôt, mais elle cesse de nous concerner; puisant dans ses propres ressources, elle mène, affranchie, hautaine, une existence autonome; nous lui servons seulement de support, de domicile, d'*adresse*, nous la logeons : un point c'est tout. Elle vit à part, se développe et s'épanouit, et fait des siennes sans jamais nous consulter. Nullement fâchés, nous l'abandonnons à ses lubies, la troublons aussi peu qu'elle nous trouble, et assistons, désabusés et impassibles, au spectacle qu'elle nous offre.

De même qu'il nous est loisible de faire par l'imagination le chemin inverse de celui qu'a parcouru la vie et de retraverser ainsi les espèces, de même nous pouvons, en suivant à rebours le cours de l'histoire, rejoindre ses commencements et aller même au delà. Cette rétrogradation devient une nécessité chez celui qui, arraché à la tyrannie de l'opinion, n'appartient plus à aucune époque. Aspirer à la considération, cela se défend à la rigueur; mais quand il n'y a *personne* devant qui on veuille faire bonne figure, pourquoi s'épuiser à être quelqu'un, pourquoi même s'épuiser à être?

Après avoir souhaité que notre nom soit gravé autour du soleil, nous tombons dans l'autre extrême, et formons des vœux pour qu'il soit rayé de partout et qu'il

Extrait de la publication

disparaisse à jamais. Notre impatience de nous affirmer n'avait-elle connu aucune limite? celle de nous effacer n'en connaîtra pas davantage. Poussant jusqu'à l'héroïsme la volonté d'abdication, nous employons nos énergies à l'accroissement de notre obscurité, à la destruction de la moindre trace de notre passage, du moindre souvenir de notre souffle. Nous haïssons quiconque s'attache à nous, compte sur nous ou attend quelque chose de nous. La seule concession que nous puissions encore faire aux autres est de les décevoir. De toutes façons, ils ne pourront comprendre notre désir d'échapper au surmenage du moi, de nous arrêter au seuil de la conscience et de n'y jamais pénétrer, de nous tapir au plus profond du silence primordial, dans la béatitude inarticulée, dans la douce stupeur où gisait la création, avant le fracas du verbe. Ce besoin de nous cacher, de fausser compagnie à la lumière, d'être le dernier en tout, ces emportements de modestie où, rivalisant avec les taupes, nous les accusons d'ostentation, cette nostalgie de l'inéclos et de l'innommé, — autant de modalités de liquider l'acquis de l'évolution pour retrouver, par un bond en arrière, l'instant qui précéda l'ébranlement du devenir.

Quand on se fait une haute idée de l'effacement et que l'on considère avec mépris le mot du moins *effacé* des modernes : « Toute ma vie j'ai tout sacrifié, tranquillité, intérêt, bonheur, à ma destinée », — ce n'est pas sans satisfaction que l'on se figure, à l'antipode, l'acharnement du détrompé qui, pour ne point laisser de traces, oriente ses entreprises vers un but unique : la suppression de son identité, la volatilisation de son moi. Si véhément est son désir de passer inaperçu, qu'il érige l'Insignifiance en système, en divinité, et qu'il s'agenouille devant elle. Ne plus exister pour personne, vivre comme si on n'avait jamais vécu, bannir l'événement,

Extrait de la publication

ne se prévaloir plus d'aucun instant ni d'aucun lieu, se désassujettir pour toujours ! Être libre, c'est s'émanciper de la quête d'un destin, c'est renoncer à faire partie et des élus et des réprouvés; être libre, c'est s'exercer à n'être rien.

Celui qui a donné tout ce qu'il pouvait donner offre un spectacle plus affligeant que celui qui, n'ayant pu ni voulu se signaler, meurt avec tous ses dons, réels ou supposés, avec ses capacités inexploitées et ses mérites non reconnus : la carrière qu'il eût pu faire, se prêtant à des versions multiples, flatte le jeu de notre imagination; c'est dire qu'il est encore vivant, alors que le premier, figé dans sa réussite, accompli et hideux, évoque un cadavre. Dans tous les domaines, ceux-là seuls nous intriguent qui, soit défaillance, soit scrupule, ont retardé indéfiniment le moment où il leur fallait se résoudre à exceller. Leur avantage sur les autres est d'avoir compris que l'on ne se réalise pas impunément, qu'il faut payer pour tout geste qui s'ajoute au pur fait de vivre. La nature abhorre les talents que nous avons acquis à ses dépens, elle abhorre même ceux qu'elle nous a dispensés et que nous avons cultivés indûment, elle punit le zèle, ce chemin de perdition, et nous avertit que c'est toujours à notre détriment que nous nous efforçons de nous illustrer. Est-il rien de plus funeste qu'une surabondance de qualités, qu'un entassement de mérites ? Entretenons nos déficiences, n'oublions pas que l'on périt plus aisément par les excès d'une vertu que par ceux d'un vice.

S'estimer *connu* de Dieu, rechercher sa complicité et ses adulations, mépriser tous les suffrages sauf les siens, — quelle présomption et quelle force ! Il n'est que la religion pour satisfaire pleinement nos bons comme nos mauvais penchants.

Entre un homme qu'aucun « royaume » n'ignore, et

Extrait de la publication

un déshérité qui n'a que sa foi, lequel des deux, dans l'absolu, atteint à un plus grand rayonnement? On ne saurait mettre en balance l'idée que Dieu consent à avoir de nous avec celle que s'en font nos semblables. Sans la volonté d'être *apprécié* là-haut, sans la certitude d'y jouir d'une certaine renommée, il n'y aurait pas d'oraison. Le mortel qui a prié sincèrement, ne fût-ce qu'une seule fois dans sa vie, a touché à la forme suprême de la gloire. Quelle autre réussite escomptera-t-il désormais? Parvenu au sommet de sa carrière, sa mission ici-bas remplie, il pourra se reposer tranquillement pour le restant de ses jours.

Le privilège d'être connu de Dieu peut apparaître à certains insuffisant. Ainsi en jugea en tout cas notre premier ancêtre qui, las d'une célébrité passive, se mit en tête d'en imposer aux créatures, et au créateur même dont il jalousait moins l'omniscience que la pompe, le côté parade, le *clinquant*. Inconsolé d'avoir à jouer un rôle de second ordre, il se lança par dépit et cabotinage dans une suite de performances épuisantes, dans l'histoire, cette entreprise non pas tant pour supplanter la divinité que pour l'*éblouir*.

Si nous voulons avancer dans la connaissance de nous-mêmes, personne ne peut nous y aider autant que le vantard : il se comporte comme nous le ferions si ne nous retenaient des restes de timidité et de pudeur; il dit tout haut ce qu'il pense de lui, il clame ses mérites, tandis que, faute d'audace, nous sommes condamnés à murmurer ou à taire les nôtres. A l'entendre s'extasier pendant des heures sur ses faits et gestes, on frémit à l'idée qu'il suffirait d'un rien pour que chacun en fît autant.

Comme il se préfère à l'univers ouvertement, et non en cachette à la manière de nous autres, il n'a aucune raison de jouer à l'incompris ou au réprouvé. Puisque

Extrait de la publication

nul ne veut s'occuper de ce qu'il est ni de ce qu'il vaut, il y pourvoira lui-même. Dans les jugements qu'il portera sur soi, point de restriction, d'insinuation ni de nuance. Il est satisfait, comblé, il a trouvé ce que tous poursuivent, ce que peu rencontrent.

Combien est à plaindre en revanche celui qui n'ose célébrer ses avantages et ses talents ! Il exècre quiconque n'en fait pas cas et il s'exècre de ne pouvoir les exalter ou tout au moins exhiber. La barrière des préjugés enlevée, la fanfaronnade, tolérée enfin et même obligatoire, quelle délivrance n'en résulterait-il pas pour les esprits ! La psychiatrie n'aurait plus d'objet s'il nous était loisible de divulguer l'immense bien que nous pensons de nous ou si nous avions à n'importe quelle heure du jour un flatteur sous la main. Pour heureux que soit le vantard, son bonheur n'est cependant pas sans faille : il ne trouve pas toujours quelqu'un disposé à l'écouter; et ce qu'il peut éprouver quand il est réduit au silence, mieux vaut n'y pas songer.

Si remplis de nous-mêmes que nous soyons, nous vivons dans une aigreur inquiète, à laquelle nous ne pourrions échapper que si les pierres elles-mêmes, dans un mouvement de pitié, se décidaient à nous encenser. Tant qu'elles s'obstineront dans le mutisme, il ne nous reste qu'à patauger dans le tourment, qu'à nous gorger de notre fiel.

Si l'aspiration à la gloire prend de plus en plus une forme haletante, c'est qu'elle s'est substituée à la croyance à l'immortalité. La disparition d'une chimère aussi invétérée que légitime devait laisser dans les esprits un désarroi, en même temps qu'une attente mêlée de frénésie. Un simulacre de pérennité, personne ne peut s'en passer, encore moins s'interdire de le chercher partout, dans n'importe quelle forme de réputation, à commencer par la littéraire. Depuis que la

Extrait de la publication

mort apparaît à chacun comme un terme absolu, *tout le monde écrit*. D'où l'idolâtrie du succès, et, par voie de conséquence, l'asservissement au *public*, puissance pernicieuse et aveugle, fléau du siècle, version immonde de la Fatalité.

Avec l'éternité à l'arrière-plan, la gloire pouvait avoir un sens; elle n'en a plus aucun dans un monde où règne le temps, où, surcroît de malchance, le temps même est *menacé*. La fragilité universelle, qui affectait tant les Anciens, nous l'acceptons comme une évidence qui ne nous frappe ni ne nous afflige, et c'est d'un cœur joyeux que nous nous cramponnons aux certitudes d'une célébrité précaire et nulle. Ajoutons encore que si, aux époques où l'homme était rare, il pouvait y avoir quelque intérêt à être quelqu'un, il n'en va plus de même maintenant qu'il est dévalorisé. Sur une planète envahie par la chair, à la considération de qui tenir encore, quand l'idée du prochain s'est vidée de tout contenu et qu'on ne saurait aimer la masse humaine ni en gros ni en détail? Vouloir seulement s'y distinguer, c'est déjà un symptôme de mort spirituelle. L'horreur de la gloire procède de l'horreur des hommes : interchangeables, ils justifient par leur nombre l'aversion qu'on nourrit pour eux. Le moment n'est pas loin où il faudra se trouver en état de grâce pour pouvoir, non les aimer, cela est impossible, mais en supporter simplement la vue. Au temps où des pestes providentielles nettoyaient les cités, l'individu, en sa qualité de survivant, inspirait à juste titre quelque respect : c'était encore un *être*. Il n'y a plus d'êtres, il n'y a que ce pullulement de moribonds atteints de longévité, d'autant plus haïssables qu'ils savent si bien organiser leur agonie. Nous leur préférons n'importe quel animal, ne fût-ce que parce qu'il est pourchassé par eux, spoliateurs et profanateurs du paysage qu'ennoblissait autrefois la présence des bêtes. Le paradis, c'est l'absence de l'homme. Plus nous en prenons cons-

Extrait de la publication

cience, moins nous excusons le geste d'Adam : entouré d'animaux, que pouvait-il souhaiter d'autre? et comment a-t-il méconnu le bonheur de n'avoir pas à affronter, à chaque instant, cette ignoble malédiction inscrite sur nos visages? La sérénité n'étant concevable qu'après l'éclipse de notre race, cessons, en attendant, de nous martyriser pour des vétilles, tournons nos regards ailleurs, vers cette partie de nous sur laquelle nul n'a de prise. Nous changeons de perspective sur les choses lorsque, dans une confrontation avec notre solitude la plus secrète, nous découvrons qu'il n'y a de réalité qu'au plus profond de nous et que tout le reste est leurre. Qui s'est pénétré de cette vérité, que peuvent lui accorder les autres qu'il n'ait déjà, et que lui retirer qui soit de nature à l'attrister ou à l'humilier? Point d'affranchissement sans triomphe sur la honte et sur la peur de la honte. Le vainqueur des apparences, à jamais soustrait à leurs séductions, doit se rendre supérieur non seulement aux honneurs, mais encore à l'honneur même. Sans prêter la moindre attention au mépris de ses semblables, il saura promener, au milieu d'eux, une fierté de dieu discrédité...

Quel soulagement n'éprouve-t-on pas lorsqu'on se croit inaccessible à la louange et au blâme, et qu'on ne tient plus à faire bonne ou mauvaise figure aux yeux de personne ! Étrange soulagement, ponctué de moments d'oppression, délivrance doublée de malaise.

Si loin que nous ayons poussé l'apprentissage du détachement, nous ne pouvons dire cependant où nous en sommes avec le désir de gloire : le ressentons-nous encore ou y sommes-nous tout à fait insensibles? Le plus probable est que nous l'avons escamoté et qu'il continue à nous harceler à notre insu. Nous n'en triomphons que dans ces instants d'abattement souverain où les vivants ni les morts ne pourraient se reconnaître

Extrait de la publication

en nous... Dans le reste de nos expériences, les choses sont moins simples, car tant qu'on désire on désire implicitement la gloire. Même revenus de tout, nous la souhaitons encore, puisque l'appétit que nous en avons survit à l'évanouissement de tous les autres. Qui l'a goûtée pleinement, qui s'y est roulé, ne pourra jamais s'en passer, et, faute de la connaître toujours, tombera dans l'acrimonie, l'insolence ou la torpeur. Plus nos déficiences s'accusent, plus elle gagne en relief et nous attire; le vide en nous l'appelle; et, quand elle ne répond pas, nous en acceptons l'ersatz : la notoriété. A mesure que nous y aspirons, nous nous débattons dans l'insoluble : nous voulons vaincre le temps avec les moyens du temps, durer dans l'éphémère, atteindre à l'indestructible à travers l'histoire, et, comble de dérision, nous faire applaudir par ceux-là mêmes que nous vomissons. Notre malheur est de n'avoir trouvé, pour remédier à la perte de l'éternité, que cette duperie, que cette lamentable hantise, dont pourrait se dégager celui-là seul qui s'implanterait dans l'être. Mais qui est capable de s'y implanter, quand on n'est *homme* que parce qu'on ne peut y réussir?

Croire à l'histoire, c'est convoiter le possible, c'est postuler la supériorité qualitative de l'imminent sur l'immédiat, c'est se figurer que le devenir est assez riche par lui-même pour rendre l'éternité superflue. Que l'on cesse d'y croire, aucun événement ne conserve la moindre portée. On ne s'intéresse plus alors qu'aux extrémités du Temps, moins à ses débuts qu'à son achèvement, à sa consommation, à ce qui viendra après lui, quand le tarissement de la soif de gloire entraînera celui des appétits, et que, libre de l'impulsion qui le poussait en avant, déchargé de son aventure, l'homme verra s'ouvrir devant lui une *ère sans désir*.

S'il nous est interdit de recouvrer l'innocence primor-

Extrait de la publication

diale, en revanche nous pouvons en imaginer une autre et essayer d'y accéder grâce à un savoir dépourvu de perversité, purifié de ses tares, changé en profondeur, « repenti ». Une telle métamorphose équivaudrait à la conquête d'une seconde innocence, laquelle, survenue après des millénaires de doute et de lucidité, aurait sur la première l'avantage de ne plus se laisser prendre aux prestiges, maintenant usés, du Serpent. La disjonction entre science et chute une fois opérée, l'acte de connaître ne flattant plus la vanité de personne, aucun plaisir démoniaque n'accompagnerait encore l'indiscrétion forcément agressive de l'esprit. Nous nous comporterions comme si nous n'avions violé aucun mystère, et envisagerions nos exploits de tout ordre avec éloignement, sinon avec mépris. Il s'agirait ni plus ni moins que de *recommencer la Connaissance*, c'est-à-dire d'édifier une autre histoire, une histoire dégrevée de l'ancienne malédiction, et où il nous fût donné de retrouver cette marque divine que nous portions avant la rupture avec le reste de la création. Nous ne pouvons vivre avec le sentiment d'une faute totale, ni avec ce cachet d'infamie sur chacune de nos entreprises. Comme c'est notre corruption qui nous fait sortir de nous-mêmes, qui nous rend efficaces et féconds, l'empressement à produire nous dénonce, nous accuse. Si nos œuvres témoignent contre nous, n'est-ce point parce qu'elles émanent du besoin de camoufler notre déchéance, de tromper autrui, et, plus encore, de nous tromper nous-mêmes? Le *faire* est entaché d'un vice originel dont *l'être* semble exempt. Et puisque tout ce que nous accomplissons procède de la perte de l'innocence, ce n'est que par le désaveu de nos actes et le dégoût de nous-mêmes que nous pouvons nous racheter.

E.-M. CIORAN

Extrait de la publication

LE TEMPS AU COLLÈGE

On écoute. Un arbre bruit légèrement. Au fond du temps s'accroît le silence. Les villages possèdent une école; la ville, un collège. Des gens arrachent un peu d'herbe au pied de leur porte. Quelques-uns disent : « C'était le bon temps. » Dans une masure au bord de la route reste suspendu le portrait du grand élève qui, s'engageant pour la guerre, ne fit jamais les devoirs de vacances, dont il avait copié les textes.

On voit devant l'entrée du collège de grands arbres dont les racines sortent de terre, un banc vermoulu. Aux confins des deux cours de récréation apparait un parc où s'effrite la statue d'une déesse penchée. En arrière-plan s'aperçoit une succession de jardins et champs jusqu'à l'horizon. Un des murs du bâtiment borde sur un chemin herbeux d'où s'élèvent parfois des voix caverneuses et celle plus claire d'une femme.

Dans la cour d'honneur, un escalier donne dans le corps central de l'édifice. Beaucoup veulent masquer leur angoisse en traversant cette cour : d'aucuns mourront à la guerre, d'autres de maladie, certains de vieillesse.

Le temps de chaque année scolaire demeure énorme, le règne des plantes et des pierres éprouvé. En mil neuf cent onze, on vient prendre des photographies d'élèves et professeurs réunis par groupes de deux ou trois

classes. Nul avenir n'apparaît. Certains des complets jaquette des maîtres s'usent parcimonieusement. Le professeur de dessin naquit alors que Daguerre vivait encore. Le professeur de musique, qui vient peu d'heures par semaine, manque. Quelques jours après cette prise de groupes survient la mortelle chute de cheval d'un officier qui, dans sa tunique noire aux ors ternis où s'accrochait sa croix, caracolait alentour des murs du collège dont l'un, pour la première fois, reçoit du sang.

Le long des gradins des classes, derrière des bras croisés, l'avenir se rêve. Parfois une eau de pluie dégouttant des arbres participe à une détérioration lente. On n'ouvre, certain jour, les livres que mollement; alors sur sa chaire, un professeur se redresse, voulant se faire modèle d'énergie. Au grenier reposent les drapeaux pour fêtes. Des champignons dans le parc, en une seule nuit, ont poussé. Dans quarante ans, tout le bâtiment sera rasé, mais rien n'en tremble ou à peine. Toits, paratonnerres, girouettes durent. Que dans le ciel une éclaircie se produise un instant, tout alors se complaît d'exister.

On charge un élève de renouveler l'encre dans ces encriers d'émail blanc à forme de cône tronqué introduits dans les trous des tables. Le verseur s'empare de la bouteille pansue posée dans un coin. On a choisi pour l'opération un médiocre, plus habile à l'allumage des poêles, à la fermeture des fenêtres, qu'à la déclinaison. Conscient d'une mission privilégiée, le verseur va de place en place, laisse de temps à autre par jeu le liquide déborder. On néglige d'ailleurs d'enlever des encriers cette boue dans laquelle reste parfois pris un insecte mort.

Extrait de la publication

Se produit une éclipse de soleil. Beaucoup apportent des verres fumés. On prolonge la récréation afin que chacun puisse contempler le phénomène. Les poules dans les cours se perchent pour dormir, se croyant au soir. Professeurs et répétiteurs, en regardant au ciel, font entre eux des réflexions : il y en a pour plus d'un siècle avant que réapparaisse pareille chose. Ce même jour, la clarté revenue, passe un régiment de cuirassiers. Un collégien dit à l'autre : « On les appelle à Paris, les gros frères. » Dans le civil, beaucoup de ces hommes sont cultivateurs.

Le principal fait savoir parfois aux classes qu'un entrepreneur de spectacles organise une matinée à prix réduit au théâtre. Un jour, Mérovac, appelé l' « homme des cathédrales », vient illustrer de projections fixes mais en couleurs ses développements emphatiques sur la beauté des sanctuaires. Une autre fois, on présente *Horace* de Corneille : un maître d'internat de bonne foi fait croire aux enfants qu'ils vont voir sur scène le combat des trois Horaces et des trois Curiaces, ils l'attendent en vain. Une autre fois encore, le rideau se lève sur une forêt aux fonds bleuâtres, aux arbres de premier plan qui forment portants. Y apparaît un prestidigitateur en frac qui, yeux brillants, moustache cirée, fait sortir d'un soyeux gibus des lapins, servi par une jeune accessoiriste à laquelle le collégien va penser en rentrant, avec devant lui, au-dessus des maisons, des nuées cuivrées comme depuis des siècles.

Le maître d'études, à un enfant habillé en quartier-maître de la marine, qui sanglote près d'un contrefort du mur de la chapelle, dit : « Qu'avez-vous ? » Il répond : « Rien, rien », et l'autre le quitte, haussant des épaules

Extrait de la publication

frileuses. Se coudoient dans la cour haineux et glorieux futurs, ceux aussi qui, par une économie de leur force, vivront vieux et commencent à s'y exercer. Deux frères au visage doux chuchotent dans un coin. A cette heure, leurs parents s'arrêtent au bord d'un chemin pour s'entretenir d'un testament contesté. La nuit tombe.

Quand les externes sortent aux soirs d'hiver, la rue du Général Dagobert ne s'éclaire que des becs de gaz : point de magasins. Il faut la rue Torteron pour qu'ils apparaissent avec leurs profondeurs. Devant l'Épicerie Parisienne, on voit un tonneau empli de débris d'hosties, denrée fournie par des sacristains de village. Dans les merceries luisent les comptoirs sous les mètres suspendus. Des femmes trônent à des caisses cubiques. La maison Beaurepaire présente sur les tables du trottoir des mouchoirs de priseurs à pois noirs sur fond écarlate. A la pâtisserie Combe, tout, à l'étalage, demeure impeccable, mais on vend pour deux sous au pauvre un lot des invendus de la veille, dénommés gâteaux défraîchis. Le collégien ne doit pas muser, mais il muse. S'il aperçoit ses parents, il se cache sous un porche. Sortant de faire un billard, trois ou quatre professeurs passent. M. Collibaud, pas homme de café, rentre. C'est vers trois heures qu'il s'est rendu au grand bazar où il n'achète pas par besoin, mais pour entrer en conversation avec les vendeuses à qui il tient des propos galants. Le collégien se rendant compte de son retard, enfile les ruelles et, pour rattraper le temps, se met à courir avec la force de son âge.

Des pensionnaires, on en voit, la veille des petites vacances, qui, à capuchon râpé, à grosse valise fourbue, gagnent la gare à la dernière minute, pour monter

Extrait de la publication

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

a déjà publié :

E.-M. CIORAN

D'une certaine Expérience de la Mort (juin 1953)
La Fin du Roman (décembre 1953)
L'Avant-garde de la Solitude (juin 1955)
Sur une Civilisation essoufflée (mai 1956)
Lettre à un Ami lointain (août 1957)
Quelques Imprécisions sur la Russie (janvier 1958)
Essai sur l'Utopie (juillet 1958)
Mes Amis les Tyrans (février 1959)
Odyssée de la Rancune (novembre 1959)
L'Arbre de Vie (septembre 1960)
Portrait du Civilisé (juillet 1961)
Le Sceptique et le Barbare (juin 1962)

*

ANDRÉ DHÔTEL

Les Premiers Temps (février à juin 1953)
Philosophie fédérative (mai 1954)
Fernand qui est mort au Bord de la Rivière (juillet 1957)
L'Arc-en-Ciel (octobre 1958)
Le Soleil et la Prison (mars 1960)
Un Adieu, mille Adieux (juin 1960)

*

JEAN FOLLAIN

Fourmis noires (août 1953)
Charles-Albert (mars 1955)
Jours du Monde (juillet 1955)
Rencontre avec Valery Larbaud (septembre 1957)
La Guenille (octobre 1957)
Rome de Paris (mai 1958)
Georges Duveau (août 1958)
Du Théâtre de l'Œuvre à la Place des Vosges (août 1958)
San Marino (octobre 1958)
Poèmes (novembre 1958)
Collège (août 1959)
Un Cinquantenaire au Trocadéro (septembre 1959)
Présence de Supervielle (octobre 1960)
Une Promenade à Rio de Janeiro (mars 1961)
Poèmes (avril 1961)
Monsieur Heussebrot (juin 1961)
Proses (juin 1962)

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Rédacteurs en chef : JEAN PAULHAN, MARCEL ARLAND
Secrétaire générale : DOMINIQUE AURY

publiera dans ses prochains numéros :

YVES BERGER : Dormir la Vie
F.-A. BURGUET : La Narratrice
MICHEL BUTOR : Sur Chateaubriand
RENÉ CHAR : Poèmes
PAUL DESMETH : Itinéraire
JEAN DUVIGNAUD : Sur Shakespeare
JEAN GROSJEAN : Élégie majeure
MARCEL JOUHANDEAU : Journaliers
PIERRE JEAN JOUVE : Poèmes
ROGER JUDRIN : Le Deux de Cœur
PAUL LÉAUTAUD : Journal
MAURICE-JEAN LEFEBVE : L'Image dérobée
JACQUES MASUI : Gen-Rin-Kushu
JEAN PAULHAN : Énigmes de Perse (fin)
A. PIEYRE DE MANDIARGUES : C'est assez beau comme ça
RENÉ PONS : La Plage
GEORGES POULET : Le Temps d'un Éclair (sur Bernanos)
YVES RÉGNIER : Côté Ombre

JEAN PAULHAN, MARCEL ARLAND et DOMINIQUE AURY reçoivent sur rendez-vous.

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

Pour tout changement d'adresse, prière d'adresser la dernière bande d'abonnement et la somme de 0,20 F.

Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste sont seuls retournés à leurs auteurs.

TARIF D'ABONNEMENT

France et Union Française :			Étranger :		
6 mois.....	27,50 F	1 an..... 50 F	6 mois.....	31,25 F	1 an..... 57,50 F
Édition de luxe					
1 an.....		113,75 F	1 an.....		125 F

Les abonnements sont reçus au siège de la Revue,
5, rue Sébastien-Bottin, Paris-VII°. — Compte chèque postal PARIS 169-33.

Imp. Paul Dupont - Paris. PUR FIL

Extrait de la publication